

Pages suivantes, radiophonie

BERNARD OBADIA

PAGES SUIVANTES
(texte pour la radio)

Musique.

Elle conserve une certaine intensité puis s'efface sur une voix.

On entend le Père lire des morceaux de textes. Cette voix est celle d'un vieil homme fatigué et qui lit péniblement.

(un temps entre chaque fragment)

Mon corps est lourd. La même idée est renvoyée de part et d'autre.

L'eau est restée plusieurs jours dans ce verre et de fines bulles se sont formées au fond et sur les parois. La gorgée que j'absorbe prend le goût de la cigarette, mêlée au café que je viens de boire. Même dans la bouche, des restes...

Aujourd'hui, je suis incapable de poursuivre une idée, une lecture.

J'incline la tête, tourne mon visage vers cette vitre teintée et fais semblant de ne pas me voir, mais rencontre inévitablement mon image. Encore.

Je m'estime de moins en moins trompé sur ce que j'aperçois.

De la souris, ce qui me répugne le plus c'est la queue, car c'est elle que j'entrevois en dernier, quand elle se dérobe derrière un meuble. A la fin, je parviens à transformer le moindre fils gris un peu épais, en souris déposée.

Une obsession.

Chaque matin, je prends deux "bonnes" tasses de café et ne parviens pas à finir la seconde. Ce qui reste au fond de la tasse c'est un peu du temps arrêté.

La musique avance puis recule.

Il faudrait retourner la peau, changer de place les organes, concasser le cerveau pour le rendre à l'état liquide. En fait, transformer tout le corps en eau pour le déverser là d'où il est sorti.

Chaque année m'apparaît décisive et en même temps, tenir de l'impossible. Dure, dure et brillante la coquille.

(un temps)

Parfois, je me demande si l'acte de dormir ne tient pas à une contrainte qui dépasse les limites même du possible. (écrit après avoir lutté toute la journée pour tenir debout)

La voix s'interrompt avant la musique. La musique inonde tout l'espace sonore puis fait place à une nouvelle ambiance.

2

*3 heures du matin. Une porte d'entrée grince puis se referme. Des pas avancent, traversent un hall, puis un couloir, ils ne veulent pas réveiller l'autre là-bas. Mathias pénètre délicatement dans sa chambre puis commence à se déshabiller. bruits furtifs de manteau enlevé, de chaussures dénouées, de pantalon tiré... Frottements, cliquetis, efforts, raclures...
On entend soudain la porte de la chambre s'ouvrir.*

LE PERE — C'est maintenant que tu rentres !

MATHIAS — Tu pourrais frapper avant d'entrer !

LE PERE — Je ne crains pas la nudité... Passe quelque chose.

MATHIAS — *(ironique)* Merci.

LE PERE — Tu rentres si tard..., je n'ai pas fermé l'œil...

MATHIAS — Encore...

LE PERE — Je m'inquiète Mathias..., je n'aime pas savoir que tu traînes la nuit, dans cette ville.

MATHIAS — Papa..., il faudrait que tu ailles dormir, maintenant.

LE PERE — Je n'arrive plus à trouver le sommeil, la nuit... Il me faut attendre le matin pour me reposer.

MATHIAS — Je t'ai pourtant donné des cachets contre l'insomnie.

LE PERE — Je ne veux pas prendre ça. Jamais je n'ai compté sur la médecine...

MATHIAS — Tu ne vas pas tenir longtemps... Avec cette obstination à refuser tout médicament.

LE PERE — Je n'ai pas l'habitude de me droguer.

MATHIAS — *(ton professionnel)* Ce sont des comprimés sécables en quatre quarts. Les cinq premiers jours tu prends un comprimé entier, puis durant cinq jours encore trois quarts, après deux quarts, un quart, toujours sur des périodes de cinq jours. A la fin du traitement, tu retrouveras un sommeil réparateur et en plus, il n'y a aucune accoutumance.

LE PERE — *(ironique et comme en lui-même)* Docteur-docteur...

MATHIAS — Je ne plaisante pas en ce moment. (*un temps*)

LE PERE — Moi non plus...

MATHIAS — Si tu partais quelques jours à Sainte Maxime..., au bord de la mer ? Cet appartement est fermé tout l'hiver, et au mois de septembre les journées sont encore belles dans le Sud.

LE PERE — Cette ville est triste en hiver.

MATHIAS — Ce n'est pas encore l'hiver... Tu changerais de cadre... Tu reverrais les Beaulieu, ils t'attendent depuis longtemps.

LE PERE — Ils ont quitté Sainte Maxime, j'ai reçu une lettre en début de semaine. Ils sont au Maroc, chez leur fille.

MATHIAS — Oui..., mais tu pourrais t'occuper des travaux que nous négligeons. Tu le dis toi même.

LE PERE — Non, je ne ferai plus rien dans cette maison, cela n'en vaut pas la peine.

MATHIAS — Pourquoi tu dis ça ? (*un temps*) Je ne te comprends pas ?

LE PERE — Je sais ce que je dis (*silence*) Je voudrais te... Avec qui étais-tu ce soir ?

MATHIAS — J'ai passé la soirée avec des amis de l'hôpital..., nous nous sommes un peu attardés...

LE PERE — Tu as beaucoup bu, je le sens d'ici.

MATHIAS — Peut-être ?

LE PERE — Tu es incapable de savoir si tu as bu ?

MATHIAS — (*soupir de lassitude*) Je t'en prie...

LE PERE — Mathias, tu passes ta thèse dans deux mois et tu multiplies tes sorties. Je ne te vois plus ici le soir. Depuis combien de jours n'avons nous pas soupé ensemble ?

MATHIAS — (*dans un soupir*) Ma thèse est bouclée depuis le mois de mars..., on est en train de me la dactylographier. Tu t'inquiètes inutilement..., c'est une formalité, tu le sais bien, la plupart des thèses de Médecine ne sont même pas lues.

LE PERE — Tu te disperses..., tu sors de plus en plus, alors que tu travailles toute la journée à l'hôpital. Comment résister à un tel rythme ?

MATHIAS — Je ne pense pas ça. Je finirai mon certificat complémentaire. cette année, rassure-toi...

LE PERE — Non, non, tu es trop nonchalant.
(*un temps*)

MATHIAS — Est-ce vraiment le moment de reparler de tout ça ?

LE PERE — Je ne peux plus attendre.

MATHIAS — Attendre quoi ?

LE PERE — ...attendre ... attendre ...

MATHIAS — Qu'est-ce qui se passe... ?
(*silence*)

LE PERE — Tu étais avec Sylvia ?

MATHIAS — (*dans un souffle*) Oui... Papa, j'ai besoin de dormir, demain je commence tôt à l'hôpital.

LE PERE — Mathias, Tu comptes vivre avec cette femme ?

MATHIAS — Je ne sais pas..., et puis est-ce bien le moment de parler de Sylvia ? J'ai sommeil, j'ai envie de me retrouver dans mon lit et de dormir.

LE PERE — Je te gênes ?

MATHIAS — C'est pas ça...

LE PERE — Répond moi au moins, je t'en prie.

MATHIAS — Alors c'est ça qui t'empêche de trouver le sommeil ?

(*un temps*)

LE PERE — Allez-vous vivre ensemble ? Répond moi !

MATHIAS — Je ne vis pas avec Sylvia, je vis ici , dans cette maison.

LE PERE — Ne joue pas ! Cette femme a près de quarante ans..., plus de dix ans entre vous...

MATHIAS — (*dans un souffle*) Cette question me regarde...

LE PERE — Ne dis pas ça.

MATHIAS — (*excédé*) J'ai sommeil, je veux dormir.

LE PERE — (*vif*) Tu refuses de me répondre. Je ne permettrai pas. M'entends-tu Mathias ? Je m'opposerai à tout ce que tu pourras entreprendre avec elle.

MATHIAS — *(violemment)* Laisse moi maintenant ! Ca suffit !

LE PERE — Mathias ! , ne me parle pas comme ça je te prie !

MATHIAS — Je suis fatigué. Laisse moi maintenant, je suis harassé.

LE PERE — Tout ça était prévisible.

MATHIAS — Que veux-tu dire ?

LE PERE — Tout ça était prévisible...

MATHIAS — Non, rien n'est prévisible.

LE PERE — Tu dis n'importe quoi.

Musique. Forte, cassante. Des sons distendus s'étirent et se bloquent.

3

Mathias parle au téléphone le matin.

MATHIAS — oui, ... non, je ne pourrai pas venir ce matin. J'ai de la fièvre...Oui...Oui c'est ça, prévenez le professeur Mansour....., oui...heu..., je ne sais pas encore combien de temps ça va durer ?... Je rappellerai le service... Oui merci. *(il souffle en raccrochant.)*

Mathias compose un autre numéro et attend.

MATHIAS — Sylvia !, je te réveille ?... Non. Mon père a eu un malaise, je suis obligé de rester auprès de lui., non j'ai prévenu l'hôpital..., oui... Non je préfère le soigner ici..., non... Sylvia , tu ne vas pas me dire ce que je dois faire.... Non, ne viens pas, il vaut mieux... Je te rappellerai. *(un temps)* Cette nuit. Oui... Non, je t'en prie, ne viens pas !

Il raccroche et compose un autre numéro, mais la musique envahit l'espace sonore.

4

Le lendemain.

MATHIAS — Tu m'embarrasses.

SYLVIA — J'ai tenu un jour. Mais ce matin en me levant, j'ai pensé que tu aurais besoin de moi..., que tu n'osais rien me demander, comme d'habitude.

MATHIAS — Je t'avais priée de ne pas venir. Tu aurais pu téléphoner...

SYLVIA — Comment ça va depuis hier ?

MATHIAS — C'est stationnaire.

SYLVIA — Et que vas-tu faire ?

MATHIAS — Attendre encore un peu... Je ne sais pas...

SYLVIA — Tu as pris des renseignements..., contacté des amis de l'hôpital... ? Mathias, tu te sens capable de le soigner ?

MATHIAS — Toutes ces questions en même temps. (*un temps*) Il n'y a rien à faire, il faut attendre. Il est très faible.

SYLVIA — Qu'est-ce qui s'est passé au juste ?

MATHIAS — Un malaise..., il est tombé devant moi, là sur ce tapis, alors que nous discutions.

SYLVIA — Mais de quoi parliez-vous ?

MATHIAS — Je ne sais plus, et puis ce n'est pas important !

SYLVIA — Il s'est blessé en tombant ?

MATHIAS — Non..., heu Oui ! Je ne sais pas vraiment.

SYLVIA — Tu es incapable de le savoir ?

MATHIAS —

SYLVIA — Et sa tension ?

MATHIAS — Elle est remontée à 16..., pour son âge c'est normal... Mais hier soir j'ai eu très peur... (*silence*)

SYLVIA — Je peux le voir ?

MATHIAS — Non, surtout pas.

SYLVIA — Je ne vais pas le déranger.

MATHIAS — Non, mais..., je ne le souhaite pas... Il n'aimait pas qu'on le voit dormir. Il le disait tout le temps.

(un temps)

SYLVIA — N'en parle pas au passé.

MATHIAS — Quoi ? Qu'est-ce-tu dis ?

SYLVIA — Tu en as parlé au passé, là à l'instant..., à l'imparfait de l'indicatif exactement.

MATHIAS — *(d'une voix perdue)* Je ne sais pas... Il n'était pas bien ces derniers jours...

(un temps)

SYLVIA — Il souffre du cœur ?

MATHIAS — Pas que je sache... Il n'a jamais voulu se faire ausculter. Il fait partie de cette génération d'hommes qui refusent toute idée de consulter un docteur. *(un temps)* Et lui qui s'est évertué à faire de moi un médecin...

SYLVIA — Même pas pour en avoir un sous la main.

MATHIAS — Non, même pas.

(un temps)

SYLVIA — Tu es imprudent de le garder ici..., il faudrait profiter de cette occasion pour le transporter à l'hôpital...

MATHIAS — Non ! Je ne peux lui faire ça. S'il se réveille à l'hôpital, il ne le supportera pas. Je le soignerai ici.

SYLVIA — Face à cet accident, ta façon de réagir me surprend.

MATHIAS — Je le connais...

SYLVIA — Mais tu es coincé ici.

MATHIAS — Pour quelques jours seulement, j'ai prévenu l'hôpital...

SYLVIA — Ils sont au courant ?

MATHIAS — Non, j'ai prétexté un refroidissement. *(excédé)* Et puis, cesse avec tes questions !

(un temps)

SYLVIA — Tu veux que je remplace un peu, tu as besoin de sortir ?...

MATHIAS — Non, je ne le quitte pas.

SYLVIA — Que puis je faire ?

MATHIAS — Rien, tu es gentille.
(*un temps*)

SYLVIA — Tu es étrange... Il semble que je te gêne...

MATHIAS — Non...

MATHIAS — Mmmm . Oui, peut-être... Je préférerais...

SYLVIA — (*très délicatement*) Je te gêne Mathias?

MATHIAS — (*hésitant*) Heu...Non, enfin... Je ne sais pas.... Reste un peu si tu en as envie...

SYLVIA — Non, je vais me retirer... Appelle-moi ce soir si tu veux... Je me rends chez un vieux couple qui vend sa bibliothèque et je pense rentrer à vingt heures au plus tard.

MATHIAS — (*pressé*) Oui, oui, je t'appellerai.
(*silence*)

SYLVIA — Tu n'as besoin de rien, tu es sûr ?...

MATHIAS — Non, merci Sylvia..., vraiment... Je crois que je vais dormir un peu... Peux-tu me laisser maintenant, je suis si fatigué... ?

Elle sort.

(*musique*)

5

Le soir. Sylvia appelle au téléphone. On entend les deux voix.

SYLVIA — Tu ne m'as pas appelée, j'ai attendu ton coup de fil. Il n'est rien arrivé ?

MATHIAS — Non, je me suis endormi.

SYLVIA — Mais tu ne t'es pas reposé ce matin ?

MATHIAS — Non, je n'ai pas pu. Je me suis endormi dans l'après midi...

SYLVIA — Alors, comment va-t-il ?

MATHIAS — C'est au point mort. Il ne réagit toujours pas.

SYLVIA — C'est-à-dire ?

MATHIAS — Il est plongé dans un sommeil profond..., son pouls est normal..., il est apparemment très calme...

SYLVIA — Il ne s'alimente pas.

MATHIAS — J'ai installé une perfusion..., un bricolage rapide..., je l'alimente comme ça..., mais ça ne fait que 36 heures...

SYLVIA — Que comptes-tu faire ?

MATHIAS — Rien, je vais attendre...

SYLVIA — C'est imprudent Mathias...

MATHIAS — Je sais ce que je fais.

SYLVIA — Je me le demande ?

MATHIAS — Tu t'inquiètes plus que moi.

SYLVIA — Je n'ai aucune habitude de ces choses là.

MATHIAS — Je sais que je dois attendre... Nous avons rencontré le même cas dans le service.

SYLVIA — Et alors, qu'avez vous fait... ?

MATHIAS — Nous avons attendu..., et le patient est sorti de sa nuit...

(un temps)

SYLVIA — Ta façon de réagir me

MATHIAS — *(il l'interrompt)* Sylvia..., je sais ce que je fais.

SYLVIA — Tu ne sais dire que ça.

MATHIAS — *(il dégage un soupir)* Je vais retourner auprès de lui, je suis obligé de te laisser.

SYLVIA — Vas y, je te rappelle dans un quart d'heure.

MATHIAS — Non..., je n'aurais pas le temps de parler...

(silence)

SYLVIA — Tu n'as besoin de rien..., tu ne veux pas que je t'apporte un plat tout préparé, le traiteur en bas de chez de moi est encore ouvert ?...

MATHIAS — Non, vraiment, je te remercie, le frigo est plein, tu sais comment il l'était..., et je n'ai mangé que des fruits aujourd'hui

SYLVIA — Je ne peux pas venir un moment ?...

MATHIAS — Je t'en prie..., facilite moi les choses... Je me trouve démuné dans cette situation, et en même temps, j'éprouve le besoin de rester seul avec lui...

SYLVIA — Je comprends... Je peux t'appeler demain ?

MATHIAS — *(embarrassé)* Oui..., si tu veux...

(silence)

SYLVIA — Mathias, tu n'as rien ? J'ai l'impression que tu me caches quelque chose...

MATHIAS — Non, c'est pas ça..., non... Mais, j'aimerais rester seul quelques jours.

SYLVIA — C'est ça ?

MATHIAS — Oui... Je n'osais pas te le dire... Mais je suis très ébranlé par ce qui est arrivé, et j'ai besoin de réfléchir un peu. *(un temps)* J'ai..., j'ai retrouvé dans ses papiers des textes qui m'ont bouleversé... Je ne savais pas que mon père tenait un Journal.

SYLVIA — Un Journal... Et tu l'as lu ?

MATHIAS — J'ai feuilleté quelques cahiers... Des textes étranges..., tout un monde... *(un temps)* Je te laisse Sylvia, et essaie de me comprendre... Tu sais que je t'aime...

SYLVIA — Mathias...

MATHIAS — Oui...

(un silence lourd survient, on sent la présence des corps qui se retiennent.)

SYLVIA — Mathias..., appelle-moi quand tu le voudras.

MATHIAS — Je t'embrasse.

Il raccroche. Musique.

Sur la musique, on perçoit indistinctement des bruits de meubles déplacés, de papiers maniés, d'ouvrages ouverts puis refermés. Une musique sur une autre musique.

Mathias feuilletant le Journal de son père. Quelquefois, il lira quelques passages.

MATHIAS — Il a accumulé des milliers de pages et je n'en savais rien... Ce cahier date d'avant ma naissance. *(un temps)* Il n'écrivait pas tous les jours... Manquent des jours... Quand trouvait-il le temps d'écrire tout ça ? Je l'ai toujours vu dans son armurerie et le soir il s'effondrait, épuisé... Il devait écrire la nuit... Ou quand il nous envoyait à Sainte Maxime. *(en tournant des pages)* Mais non, mais non..., il y a beaucoup de pages d'hiver... Et des textes écrits en pleine saison de chasse... Il ne lisait pas... Maman en était désolée..., des notices techniques..., c'est tout. 16 juillet 1958, 17 juillet, 18, 19... Là, il écrivait tous les jours... Le mois qui précéda et suivit ma naissance, il écrivait chaque jour. Ah ! parfois, il reprenait même son cahier dans la journée. Oui, c'est ça, le soir... Il devait écrire quand nous dormions... *(un temps. Il lit)* "18 juillet, 1958, Marthe dort avec le petit. Il ne cesse de dormir tout le jour. C'est pire que si nous lui avions donné quelque produit pour l'assommer. Pourtant, il sait se réveiller quand la faim l'appelle. Ses cris inondent la maison, dépassent les murs de sa chambre — il a faim et cela me terrifie quand il braille de la sorte. Il me semble chaque fois qu'il ne pourra jamais s'arrêter de hurler. C'est ça un enfant ?" *(il s'interrompt)* Des pages, et des pages... Il me faudrait plusieurs mois pour lire tous ces cahiers... il y en a plus de 21... Mmm, mmm 24, 25, 26, et ce classeur de feuilles jaunies... *(un temps)* Maman, connaissait-elle l'existence de ce Journal ? Oui ! J'en suis sûr, mais elle devait feindre d'ignorer ces cahiers... La peur de lire des choses sur elle... *(un temps)*

Elle se tenait à distance... C'était sa manière de s'en sortir... *(un temps)*

Le volume de ces pages tenues ensemble est considérable... Quel monde...

J'ai tout mis en désordre... Lui qui aimait que les choses soient toujours à leur place. Une obsession ! *(il recommence à lire)*

"Le cahier inachevé.

C'est de ne pas avoir retrouvé le précédent qui me pousse à ouvrir celui-ci — plus lourd, plus large, plus compact aussi, comme un objet en bois que j'ai réservé pour "les temps de la reprise Ce nouveau cahier pour me soumettre à une nouvelle idéalité...

J'écris, ce matin, un peu perdu, ne sachant pas très bien où vont me conduire ces lignes."

Tiens, quatre jours séparent cette phrase des précédentes. *(il reprend la lecture)* "

(un temps)

Ai déjeuné avec Anna. Même rite. Mêmes plaintes."

(il s'arrête et réfléchit en soufflant.)

Qui est cette Anna ? Une compagne de passage ? Une amante délaissée ? Une qui brûlait d'amour. ? Je dis n'importe quoi....

(un temps)

Il recopiait même des définitions. *(il lit)*

"IMPERITIE — manque d'aptitude, d'habileté notamment dans l'exercice de sa profession. V. Ignorance, incapacité."

"COMMINUTIF — (adj 1839, lat, de *comminere*, "briser")- qui produit de petits fragments."

(il tourne des pages.)

Ces textes sont étranges..., un mot parfois, une note. Des morceaux suspendus. *(un temps)* Qu'est-ce que tu faisais pendant toutes ces années. A la dérobee... Tu nous a caché tout ça... *(il tourne encore des pages et saisit des fragments au passage.)*

"Bégaiement de l'esprit. Le corps en état de dénonciation malade."

"Dés qu'il est atteint, il semble porter en lui les éléments de son démembrement. Et, dans cette constatation, je me prends à le nier, à liquider son existence.

Quelle facilité partagée."

"Forces. Il me faut m'entourer de tous les dangers possibles pour me rendre "là où je dois advenir". Et je vends des armes...

Pour continuer ce qui a été engagé..."

Livres de comptes, papiers, factures sont étalés sur cette table de travail dans un désordre irréductible Mathias est au séjour, devant la télévision pendant que j'écris ces lignes. Je l'entends d'ici parler avec sa mère. Je suis calme, quoiqu'un peu fébrile. D'ailleurs, je ne puis écrire que dans ces moments de retrait, ces moments où le langage me permet de réunir en moi ses forces.

De la faiblesse, je ne puis rien rapporter de très précis."

(il s'interrompt, comme fatigué par ce qu'il découvre.)

Je ne comprends plus rien. Il est là à côté..., le regard en dedans et je me retrouve dans ses papiers intimes... S'il pouvait me regarder...

Que vais-je faire ? *(un temps)* J'ai toujours eu le sentiment qu'il n'était jamais avec nous... Livré à cette obsession, reconduite de jour en jour afin de noter, de rapporter...

J'ai sommeil, je ne peux plus tenir. Je n'arrête plus de dormir depuis que je suis enfermé ici. *(il souffle)*

(Là-dessus, la musique revient et modifie l'ambiance sonore.)

Et on entend la voix du père qui lit des extraits de son Journal.

Voix du Père.

J'évalue la distance qui me sépare du familialisme comme irréversible. Nous sommes entrés dans une architecture plus nette, aux arêtes plus visibles . Et j'ai pris le parti de ne pas les contourner. A présent, me rendre chez Francis m'est devenu pénible, tant je reconnais là tout ce contingent de rapports impensés que j'ai accueillis autrefois. Francis a sauté d'un milieu pathogène à un autre. Sans pause. Aujourd'hui, quand je suis chez lui, je reconnais les affects qui m'ont tant fait souffrir autrefois. Alors, je fais un pas pour tenir hors du cercle.

Attente. Désordre. Notes. Toujours la même histoire qui se répète.

(15 jours plus tard) Je passe ce dernier matin de l'année à exhumer des notes, de vieilles traces parcellaires, des morceaux impossibles à tenir qui signalent mon désordre majeur. Pourtant , je parviens à tirer de ces dossiers des restes qui tiennent le coup et m'encouragent à poursuivre. (et cela même si de sottes naïvetés voisinent avec des textes motivés)
DEPUIS COMBIEN D'ANNEES J'ECRIS LA MEME CHOSE ?

Il faudrait retourner la peau, changer de place les organes, concasser le cerveau pour le rendre à l'état liquide. En fait, transformer tout le corps en eau pour le déverser là d'où il est sorti .

Nuit noire. Assomption. Morale de l'instant. Aujourd'hui encore il va falloir négocier avec l'angoisse, se soumettre à des délibérations inavouées et prêter serment "de ne jamais recommencer". Comme la Loi est commode.

Parfois, il me semble que je pourrais de nouveau apparaître, m'agiter, créer mais aussitôt je verse dans l'indifférence.

Il y a dans le doute, l'annonciation forcenée d'un désir chaque fois relancé.

C'est probablement ça la beauté — regarder sans être sûr de voir et disputer ce regard aux autres pour rendre instable tout idée de représentation.

Certains artistes ont accroché sur nos murs des peintures qui s'enfoncent dans nos yeux de telle sorte qu'elles traversent notre sexe, nos lois.

Si jamais, un jour, j'apprends à regarder un tableau, j'écrirai à Mathias ce que j'ai vu... Je lui laisserai au moins ça.

Annonciation du vide. Comment annule-t-on une vie entière ? Oui, comment ?

(silence. La musique arrive lentement.)

7

(La musique s'efface tout aussi lentement. La librairie de Sylvia. Vagues bruits urbains à travers la devanture. Sylvia parle avec Philippe, le frère de Mathias.)

SYLVIA — Je ne sais plus quoi faire ?

PHILIPPE — Depuis quand ne répond-il plus ?

SYLVIA — Cela va faire 48 heures. Je me suis rendue à l'appartement de votre père, j'ai appelé, sonné, et j'ai même rencontré un voisin qui a été incapable de me fournir le moindre renseignement...

PHILIPPE — Peut-être sont-ils allés à Sainte-Maxime... ? Nous avons une maison là-bas.

SYLVIA — Mais Mathias ne serait pas parti sans me prévenir. Votre père a été victime d'un malaise mardi dernier, et Mathias a pris quelques jours pour rester avec lui.

PHILIPPE — Je l'ai appelé jeudi soir et il ne m'a rien dit... Mon père dormait..., je n'ai pu lui parler...

SYLVIA — Je ne sais pas quoi faire ? Je crois qu'il faudrait forcer la porte.

PHILIPPE — J'ai une clé de l'appartement. *(un temps)* Je ne connaissais pas votre existence. Mathias est si discret...

SYLVIA — Nous nous connaissons depuis peu... Neuf mois seulement...

(un temps)

PHILIPPE — Je vais aller à la rue Ferrière...

SYLVIA — Puis-je vous accompagner ?

PHILIPPE — Alors vous fermez la librairie ?

SYLVIA — Oui...

*(on entend un bruit de clés maniées, des pas s'éloigner...
Musique. Bruit d'un véhicule mêlé à des bruits urbains plus intenses.)*

8

PHILIPPE — Quel désordre ! Je n'ai jamais vu l'appartement comme ça.

SYLVIA — Oui, c'est impressionnant... Regardez dans les chambres..., les lits sont faits et les armoires sont pleines de linges.

PHILIPPE — Je ne comprends pas...

(un temps)

SYLVIA — Vous n'avez pas idée chez qui ils auraient pu aller...

PHILIPPE — A Sainte Maxime, peut-être... ?

SYLVIA — Mathias m'aurait prévenu...

PHILIPPE — Attendez, j'appelle là-bas...

(On entend le bruit d'un cadran téléphonique et silence)

SYLVIA — Ca ne répond pas ?

PHILIPPE — Non ! *(il raccroche)*

SYLVIA — Qu'allez vous faire ?

PHILIPPE — Je ne sais pas... Avez-vous le numéro de son Service à l'hôpital ?

SYLVIA — Je ne voulais pas vous le dire tout à l'heure..., j'ai appelé ce matin, juste avant de vous demander de passer à la librairie... Ils n'ont pas de nouvelles depuis le coup de fil de mardi, dans lequel il prétextait un refroidissement... J'ai pensé un instant qu'il aurait conduit votre père à l'hôpital comme je lui avais suggéré... La personne qui m'a répondu semblait agacée par mes question...

PHILIPPE — Je ne comprends pas.

SYLVIA — Nous devrions rappeler plus tard, à Sainte Maxime... Peut-être, sont-ils sortis ?

PHILIPPE — *(ferme)* Non... Non, ils ne sont pas sortis...
(un temps)

SYLVIA — Qu'allez-vous faire ? Peut-être sont ils allés chez des amis que vous ne connaissez pas..., ou de la famille...

PHILIPPE — *(d'un ton désenchanté)* Nous n'avons plus personne, mon père s'est fâché avec tout le monde et ses amis, s'il en a encore, je ne les connais pas ?

SYLVIA — Vous songez à prévenir la Police ?

PHILIPPE — Il n'en est pas question ! Je n'ai pas l'intention de transformer cette disparition en drame. Ils sont quelque part, mais je me demande bien où ?...

SYLVIA — Vous comptez vous rendre à Sainte Maxime ?

PHILIPPE — Je ne sais pas encore... Je ne me vois pas descendre dans le sud en ce moment... Quel enfantillage.... Avant toute décision... J'ai pris pas mal de rendez-vous et il faut que je parvienne à les déplacer. Euh, Je vais faire en sorte de me libérer quelques jours...

(un temps)

SYLVIA — Alors ?

PHILIPPE — Je ne sais pas, Sylvia... C'est vrai, Il faudrait que j'aille à Sainte Maxime avant tout...

SYLVIA — *(délicatement)* Pourrais-je vous accompagner ?

PHILIPPE — Est-ce bien nécessaire ?

SYLVIA — Je en vous prie... Je suis très inquiète...

(silence)

(Le bruit d'une voiture qui roule enveloppe un morceau au piano solo, Lent et frappé.)

9

(Pendant qu'on écouterait la voix de Sylvia, on entendrait confusément le bruit de vagues s'échouant sur une plage. Il faudrait en même temps donner une impression de vide, d'immensité...)

VOIX DE SYLVIA *(lente et grave)*

La maison de Sainte Maxime est déserte. Elle ressemble à ces maisons coloniales de la fin du siècle dernier mais avec le panache en moins. Nous sommes restés dans l'entrée un long moment sans pouvoir prononcer un mot et nous n'avons même pris la peine de regarder dans chaque pièce. Cette maison était déserte et bien des signes nous montraient qu'elle était restée inhabitée de longs mois. Que pouvions-nous faire devant tant d'inconnue ? Un moment, j'ai cru que Philippe me lançait un regard accusateur... Et là, brutalement, je me suis aperçue qu'il lui ressemblait terriblement. Peut-être étaient-ils frères jumeaux et je ne le savais pas. Je me prenais à monter une petite scène dans laquelle la coupable était là, au milieu de cette pénombre, dans cette odeur chaude de tapis poussiéreux. Mais je fabriquais tout ça. *(un temps)*

Nous avons passé une nuit dans cette maison — moi au premier étage, dans le lit de Mathias et Philippe, au rez-de-chaussée, dans le lit familial. Il m'a semblé l'entendre marcher dans cette chambre jusqu'au moment où j'ai trouvé le sommeil. Nous sommes repartis le matin même pour Paris.

10

(en voiture)

PHILIPPE — Je ne sais quoi penser ? Nous sommes peut-être là à nous inquiéter alors qu'ils sont quelque part, tranquilles...

SYLVIA — Non ! Mathias ne serait pas parti sans me prévenir, même s'il tenait à rester seul avec votre père... Nous parlions, quelques jours avant, de partager le même appartement, mais je me montrais réticente... Je redoute tout engagement... Dix ans nous séparent...

PHILIPPE — Ca ne se voit pas.
(un temps)

SYLVIA — Qu'allez vous faire ?

PHILIPPE — Attendre un jour ou deux.

SYLVIA — Vous n'avez pas l'intention de prévenir la police, maintenant ?

PHILIPPE — Non ! Je ne veux pas en entendre parler !

SYLVIA — Vous avez peur ?

PHILIPPE — *(vif)* Ne dites pas ça !

(silence)

SYLVIA — Je crains le pire.

PHILIPPE — On peut tout imaginer et monter mille scénarios devant une disparition et s'apercevoir quand les gens réapparaissent qu'on s'est perdu dans une histoire impossible. *(un temps et d'une voix soudainement grave)* Nous ne les reverrons plus.

SYLVIA — Que dites vous là ?

PHILIPPE — Nous n'aurons plus aucune nouvelle.

SYLVIA — Mais comment pouvez-vous être aussi affirmatif ?

PHILIPPE — Je ne sais pas, mais je ne peux pas penser autre chose...

(silence)

(On n'entend plus que le bruit de la voiture qui avance au même régime.)

l'un de ces nombreux dossiers qu'on ouvre chaque jour pour des disparitions individuelles... Celle-ci leur semblait un peu plus singulière que les autres et ils nous donnèrent peu d'espoir d'obtenir des informations...

Les appels de Philippe se sont espacés et puis à un moment, le téléphone de la librairie est resté silencieux. Où pouvaient être Mathias et son père ? J'ai pensé qu'ils avaient fui dans un pays d'Amérique latine, qu'ils étaient morts en essayant de s'échapper d'une voiture... Qu'ils avaient fini sur un marché d'esclaves... Qu'ils avaient plongé dans une rivière... Qu'ils étaient morts pour ne plus jamais se quitter...

J'imaginai n'importe quoi seulement pour continuer à actualiser leur présence, mais le temps faisait son effet. Il aplatissait tout...

Aujourd'hui, quand je pense à Mathias, le soir notamment, je revois les nuits d'amour qui nous tenaient éveillés jusqu'au matin... Il était infatigable... Son corps me manque... Je n'ai plus entouré un homme depuis...

Les nuits sont lourdes. J'ai eu quarante et un ans hier et je n'ai pas songé un instant à ce que j'aurais pu faire ce jour là s'il avait été auprès de moi.

J'aurais voulu voir son nom écrit sur une tombe.

(Musique longue, lente et qui répète une figure)

12

Quelques mois plus tard, dans la librairie de Sylvia. La porte est poussée brutalement.

SYLVIA — Vous m'avez fait peur.

PHILIPPE — Je ne voulais pas..

SYLVIA — Vous ici, après tous ces mois.

(silence)

PHILIPPE — Vous ne dites rien.

SYLVIA — J'ai été très surprise. J'ai cru un moment... *(un temps)* Comme vous avez changé...

PHILIPPE — Je bois trop, je le sais...

SYLVIA — Ce n'est pas ce que je voulais dire.

PHILIPPE — C'est moi qui en parle.
(un temps)

SYLVIA — Vous avez des nouvelles ?

PHILIPPE — Vous attendez encore des nouvelles... ? Je n'attends plus rien...

(un temps)

SYLVIA — Vous aviez raison...

PHILIPPE — Vous savez..., je ne croyais pas vraiment à ce que je disais, quand je vous ai dit que nous ne les reverrions plus, pourtant... Je ne me pose même plus de questions, je me suis habitué à leur absence...

SYLVIA — Peut-on s'habituer à la disparition d'un père, d'un frère ?

PHILIPPE — Oui.
(silence)

SYLVIA — Qu'est-ce qui vous amène ici, après sept mois ?

PHILIPPE — Vous avez dit sept mois ? Sept mois déjà ? *(un temps)* J'ai eu envie de vous revoir.

SYLVIA — Comme ça... Votre calme est effrayant.

PHILIPPE — Je me suis habitué à leur absence..., je vous l'ai dit. Et vous ?
(un temps) Je vous embarrasse, je le vois...
(un temps)

SYLVIA — Tout m'a semblé immobile. Rien ne s'est produit... Je suis surprise de vous voir ici, Philippe... J'ai cru

PHILIPPE — Quoi ? *(un temps)* Je n'étais pas en France.

SYLVIA — Je ne vous demande rien...

PHILIPPE — Je sens un air de reproche dans votre voix.

SYLVIA — Absolument pas !

PHILIPPE — On ne sait pas ce qui est arrivé..., il n'est rien arrivé justement...

SYLVIA — Je vous en prie Philippe.
(un temps)

PHILIPPE — Que devenez-vous ?

SYLVIA — Toujours entre mes achats, mes recherches de livres rares et cet espace où je me sens chez moi.

PHILIPPE — J'aime cette odeur de vieux livres.

SYLVIA — Oui... Une fois je me suis demandée si je n'avais pas choisi ce travail pour l'odeur des livres.

(un temps)

PHILIPPE — Vous avez changé vous aussi.

SYLVIA — Oui j'ai changé..., comment ne pas se trouver déplacé après ce qui est arrivé ? Pardonnez-moi, mais j'aurais préféré le savoir mort plutôt que de rester comme ça sans nouvelle...

PHILIPPE — Oui, je comprends..., j'ai eu la même réaction, en particulier le jour où j'ai déclaré leur disparition à la police. Je me trouvais devant un agent qui enregistrait ma déposition avec calme et détachement. Une machine au même titre que son imprimante.

(silence)

PHILIPPE — Que faites-vous ce soir ?

SYLVIA — *(elle marque un bref temps d'hésitation avant de répondre.)* Ce soir... Je suis attendue.

PHILIPPE — Je ne peux pas vous inviter à dîner ?

SYLVIA — Non, ce n'est pas possible...

PHILIPPE — Demain alors ?

SYLVIA — Non.

PHILIPPE — *(avec une pointe d'ironie dans la voix)* Vous êtes très occupée...

SYLVIA — Je ne suis pas encore sortie de cette histoire... Je l'ai cru un moment, mais la nuit je fais des rêves pénibles qui me bouleversent jusqu'au matin...

PHILIPPE — De quoi rêvez-vous ?

SYLVIA — Je n'ai pas envie d'en parler.

PHILIPPE — De Mathias ?

SYLVIA — Même pas... Non. Des rêves lourds..., impossibles à restituer... Je n'ai pas envie d'en parler...

PHILIPPE — Pardonnez moi. Je ne supporte pas que l'on retienne ses paroles devant moi... Pourtant, je sais qu'on ne peut pas toujours parler à la demande. J'expérimente ça tous les jours. Quand on enseigne...

SYLVIA — Vous n'êtes plus assureur ?

PHILIPPE — Non, j'ai vendu mon portefeuille et je donne des cours au Centre de formation des Assurances... C'est terminé... Ce pari sur l'accident... Sur la mort inopinée. Terminé.

SYLVIA — Vous en parlez comme quelqu'un qui subissait cette activité professionnelle.

PHILIPPE — Ça pourrait être ça..., je ne sais pas au juste ?...

(silence)

SYLVIA — Vous me parlez de votre situation, de votre nouvelle activité comme si nous nous étions connus dans cette librairie... Comme un des mes clients... Comme s'il n'était rien arrivé...

PHILIPPE — *(affirmatif)* Il n'est rien arrivé.

SYLVIA — Cessez de dire ça. *(vive)* Lâchez-moi !

PHILIPPE — Je voulais juste vous caresser. Vous tremblez...

SYLVIA — Sortez, je vous en prie.

PHILIPPE — Je ne quitterai pas la librairie tant que vous tremblerez comme ça.

SYLVIA — Non, ça va aller...

(Soudain, on entend un corps tomber.)

PHILIPPE — Sylvia ! Sylvia qu'est-ce qui vous arrive ? Sylvia, Sylvia ! Je vous en prie...

(Musique)

13

(Dans l'appartement du père.)

SYLVIA — Que m'est-il arrivée ?

PHILIPPE — Vous avez eu un malaise à la librairie.

SYLVIA — Où je suis. *(vivement)* Mais c'est chez Mathias !

PHILIPPE — Oui. J'habite ici maintenant.

SYLVIA — Pourquoi m'avoir ramenée ici ?

PHILIPPE — Excusez moi, je ne savais pas quoi faire. Vous êtes tombée sur une caisse de livres et j'ai pensé...

SYLVIA — Je n'aurais pas voulu revenir ici.

PHILIPPE — Je n'allais pas vous faire conduire à l'hôpital... Pardonnez moi, je ne savais pas quoi faire...

SYLVIA — Et la librairie ?

PHILIPPE — J'ai fermé la porte vitrée, les clés étaient sur votre bureau...

(silence)

SYLVIA — C'est incroyable ! Pourquoi êtes vous revenu ?

PHILIPPE — Je vous l'ai dit... j'avais envie de vous revoir.

SYLVIA — C'est pénible..., je ne peux pas m'empêcher d'y penser..., vous ressemblez terriblement à Mathias.

PHILIPPE — *(vivement)* Ne dites pas ça vous aussi ! J'ai entendu ça pendant des années !

SYLVIA — Je ne voulais pas vous blesser... Quand vous êtes entré, j'ai cru le reconnaître...

PHILIPPE — Ne répétez plus ça !

(il souffle douloureusement sur ces mots et installe un lourd silence.)

SYLVIA — *(délicatement)* Excusez-moi...

PHILIPPE — Laissez, laissez, n'en parlons plus ! *(un temps)*... J'ai entendu ça constamment. C'était insupportable.

SYLVIA — J'ai compris.

PHILIPPE — Non, vous ne savez pas de quoi je parle...

SYLVIA — Oubliez cette maladresse.

PHILIPPE — Oui. *(un temps, puis brusquement)* Il lui arrivait de vous parler de moi ?

SYLVIA — Que dites vous ?

PHILIPPE — Vous parlait-il de moi ?

SYLVIA — Vous me demandez ça, comme ça... Je ne sais pas... Un fois ou deux, peut-être...

PHILIPPE — *(même ton)* Que vous disait-il ?

SYLVIA — Mais qu'est-ce qui vous arrive ?

PHILIPPE — Dites moi !
(un temps)

SYLVIA — Eh bien qu'il avait un frère assureur..., un frère qu'il ne voyait pas souvent...

PHILIPPE — C'est tout ?

SYLVIA — Oui.

PHILIPPE — Vous êtes sûre ?

SYLVIA — Oui... Il n'aimait pas parler de sa famille... Il changeait de conversation dès que j'abordais cette question.

PHILIPPE — Mais que vouliez vous savoir sur notre famille ?

SYLVIA — *(avec un ton d'effarement)* J'en parlais comme ça, sans idée précise... Un peu pour savoir où il avait vécu... Avec qui... Vos questions me surprennent.

PHILIPPE — Laissez !

SYLVIA — Vous lancez des questions et puis vous reculez.

PHILIPPE — N'en parlons plus.
(silence)

PHILIPPE — *(d'un ton mystérieux)* J'ai trouvé dans cette maison des choses qui devraient vous intéresser...

SYLVIA — L'art de bifurquer, de détourner les questions embarrassantes !

PHILIPPE — Non !

SYLVIA — Oui ! Vous ne voyez pas ce que vous faites en ce moment ?

(un temps)

PHILIPPE — Vous ne tenez pas à savoir ce que j'ai trouvé ici ?

SYLVIA — Vous allez me parler de livres anciens de la bibliothèque de votre Père... *(ironique)* ou de manuscrits inconnus de Marcel Proust ?

PHILIPPE — Ne dites pas n'importe quoi.

SYLVIA — Alors ?

PHILIPPE — Non, j'ai trouvé sous le lit de mon père une malle remplie de cahiers..., un espèce de Journal où il tenait des comptes, où il rapportait des idées... Une drôle de chose...

SYLVIA — Où sont-ils ?

PHILIPPE — Ca vous intéresse ?

SYLVIA — Je ne sais pas... Vous..., vous n'avez pas eu envie d'en lire des... ?

PHILIPPE — Non... Je ne savais pas même qu'il écrivait. C'est énorme.

(un temps)

SYLVIA — Ca vous gênerait de me les montrer ?

PHILIPPE — Oui, un peu...

SYLVIA — Je comprends...

PHILIPPE — Ce sont des papiers de famille, des notes diverses qui appartiennent à l'histoire de notre nom... Il délirait parfois...

SYLVIA — Il ne vous est pas venu à l'idée qu'on pourrait découvrir, dans ces cahiers, une explication à ce qui s'est passé ? Peut-être a-t-il noté des choses qui pourraient nous aider à comprendre...

PHILIPPE — *(l'interrompt)* Vous rêvez un peu... J'ai juste parcouru le dernier cahier et il est arrêté à la date qui précède leur disparition... Après, plus rien.

SYLVIA — Permettez moi de les consulter.

PHILIPPE — Non..., je ne peux pas...
(un temps)

SYLVIA — Il parlait de moi..., c'est ça qui vous gêne... ?

PHILIPPE — Exactement !

SYLVIA — Je savais très bien que votre père ne m'acceptait pas...
Comment aurais-je pu l'ignorer.
(un temps)

PHILIPPE — Mathias vous avez mise au courant ?

SYLVIA — Non, je n'avais pas besoin qu'il m'en parle...

PHILIPPE — Vous avez connu mon père ?

SYLVIA — Je l'ai rencontré une seule fois..., je crois qu'il tenait à me rencontrer... Mathias avait insisté pour que je dîne ici... J'étais à votre place, là... C'était une corvée j'aurais bien voulu y échapper. *(un temps)* Je me souviens... Sa manière de me détailler, pendant que Mathias animait la conversation, ne me laissa aucun doute sur son hostilité.

PHILIPPE — En aviez-vous parlé avec Mathias ?

SYLVIA — Non. (*un temps*) Pourquoi me posez-vous cette question ?

PHILIPPE — Je ne sais pas. (*un temps*) Vous me comprenez à présent ?

SYLVIA — Je trouve vos raisons bien négligeables. Si je vous réclame ces cahiers c'est pour essayer d'expliquer un peu ce qui s'est passé.

PHILIPPE — Il ne s'est rien passé ! Tout était prévu !

SYLVIA — Ne dites pas n'importe quoi !

PHILIPPE — Absolument, réfléchissez un instant !

SYLVIA — Vous dites n'importe quoi !

PHILIPPE — Si ça pouvait être vrai ? Voyez-vous...

SYLVIA — (*le coupant*) Taisez-vous ! Je n'ai plus envie de continuer là-dessus !

PHILIPPE — Vous ne voulez pas entendre...

SYLVIA — Non ! Précisément ! Pas ça !
(*silence*)

SYLVIA — (*pensivement*) Il ne se serait rien passé... Je me suis demandée, quelquefois moi aussi, si je ne vivais pas un rêve...

PHILIPPE — Un rêve dites vous...

SYLVIA —

PHILIPPE — Comment négocier avec cette honte.

SYLVIA — En l'absorbant ! c'est ce que vous semblez avoir réalisé.

PHILIPPE — (*difficilement*) Si c'était si simple... Cette histoire m'a contaminé, je croyais m'en sortir par un acte de lâcheté : renoncement, oubli, ou quelque autre arrangement de circonstance, mais je n'y suis pas parvenu... Non... C'est un étrange sentiment quand je pense à ce frère, à ce père qui s'étaient éloignés de moi bien avant tout ça... Ils avaient fait corps contre ma volonté de ne pas reprendre ce commerce des armes.

SYLVIA — Vous incriminez Mathias, mais il n'avait à rien à voir.

PHILIPPE — (*vivement*) Il était complice ! Et puis qu'en savez vous ? Trop simple, tout ça ! L'aîné destiné à reprendre l'affaire "familiale" (*il appuie ironiquement sur ce mot*) et le second libre de choisir

ou plus exactement, sans destination..., on n'avait pas prévu où il devait aller... (*un temps*) Ils avaient fait corps...

SYLVIA — (*prudemment*) Il m'a toujours semblé..., d'après ce que me disait Mathias..., que votre père n'avait pas vraiment admis le choix de ses études.

PHILIPPE — Il n'admettait rien, il fallait que l'on passe par son ordre, par ce qu'il avait prévu. (*grandiloquent*) " L'homme des constructions savantes", voici comment je l'appelais et en plus, il trouvait amusante cette "appellation contrôlée", c'était son expression à lui.. Expression contre expression...

SYLVIA — Pourquoi me parlez de tout ça maintenant ?

PHILIPPE — Pour remettre les choses en place.

SYLVIA — (*d'un ton persuasif*) Philippe, j'essaie de savoir ce qui a pu justifier un tel geste, où ils auraient pu aller, par exemple ? Un indice, une idée ?....

PHILIPPE — Vous ne trouverez rien, car ils ont effacé toutes les traces.

SYLVIA — Qu'en savez-vous ?

PHILIPPE — Je ne sais pas, mais je ne peux m'empêcher de penser à cette solution.

SYLVIA — A vous entendre, on croirait que leur disparition procède d'une décision.

PHILIPPE — Parfaitement ! Et (*il s'interrompt*)

SYLVIA — Quand on ne sait rien, on peut monter n'importe quelle construction.
(*silence*)

PHILIPPE — C'est difficile de vous comprendre...

SYLVIA — Pardonnez moi... Il ne fallait pas m'amener ici. Cela m'est très pénible de retrouver ce décor..., surtout quand on n'a pas été préparée...

PHILIPPE — Vous l'avez déjà dit.
(*un temps*)

SYLVIA — Alors, que faisons nous ?

PHILIPPE — Quoi ?

SYLVIA — Ces cahiers, vous acceptez de me les montrer ?

PHILIPPE — Vous m'embarrassez ?

SYLVIA — Mais alors pourquoi m'en avoir parlé ? (*un temps*) Que craignez-vous ?

PHILIPPE — Rien, il n'y a aucun secret à percer. *(il s'interrompt, fait des bruits avec sa gorge et dans un souffle)* Tout ça est trop rapide... Il me faut un peu de temps, vous comprenez ?...

SYLVIA — J'attendrai. Mais ce que vous déciderez plus tard ne changera rien. Soyez curieux, lisez au moins les derniers cahiers, si vous ne souhaitez pas me les montrer...

(un temps)

PHILIPPE — Vous y tenez vraiment, Sylvia ?

SYLVIA — Oui.

(Silence. Il fait quelques pas, s'éloigne. C'est de loin qu'il va reprendre.)

PHILIPPE — j'accepte de vous les montrer mais à une condition..., vous ne les emportez pas, vous les consultez ici.

SYLVIA — Si vous voulez... Où sont-ils ?

PHILIPPE — Là où vous êtes, là..., sous ce lit... *(silence)* Vous êtes inquiétante parfois..., vous parvenez à modifier votre regard et toute votre personne quand vous vous montrez exigeante.

SYLVIA — C'est un peu rapide..., on se connaît à peine...

PHILIPPE — Je suis sûr de ce que j'affirme... Vous ne vous voyez pas en train de regarder...
(un temps)

SYLVIA — *(délicatement)* J'aimerais bien jeter un œil..., juste comme ça...

PHILIPPE — *(délicatement)* Vous me permettez de rester ici pendant que vous regardez les cahiers ?

(silence. Musique)

(Au bout d'un moment, on perçoit le bruit de pages tournées de cahiers maniées, et puis de longues plages de silence sans musique)

SYLVIA — *(souffle bruyamment)*

PHILIPPE — Vous n'avez rien trouvé.

SYLVIA — Non, pas une trace, pas un indice... Ce sont des notes sur la vie de votre famille, sur des sensations intimes... Un être plein de retenue, votre père...

PHILIPPE — Si vous l'aviez connu...

SYLVIA — *(dans un souffle)* Mais je n'ai jamais cherché à le connaître.

(un temps)

PHILIPPE — Vous semblez fatiguée... Comment vous sentez vous ?

SYLVIA — Un peu molle, sans ressort... Je suis restée dans la même position. et le sang s'est immobilisé dans mes membres. Je vais rentrer...

PHILIPPE — Restez encore un peu..., vous n'êtes pas en état...

SYLVIA — Il faut que je ferme mon magasin.

PHILIPPE — Je peux y aller, expliquez moi !

SYLVIA — Non. *(elle hésite)* Je..., je voudrais vous demander une faveur.. Pourrais-je revenir pour regarder d'autres cahiers..., avoir plus de temps... Je ne sais plus vraiment ce que j'ai lu aujourd'hui...

PHILIPPE — Pourtant, vous paraissiez très absorbée...

SYLVIA — Vous m'avez observée ? *(un temps)* Je n'ai rien lu vraiment, je me suis juste arrêtée sur quelques pages... Cette masse de textes est impressionnante... Je ne voudrais pas vous déranger... Même si vous n'êtes pas là...

PHILIPPE — Non, vous ne me dérangerez pas. Quand voulez vous revenir ?

SYLVIA — Demain, par exemple ?

PHILIPPE — A quelle heure ?

SYLVIA — Après le dîner ? Dans la journée, je suis à la librairie et vous devez être occupé, vous aussi...

PHILIPPE — Le mardi, je n'ai pas de cours.

SYLVIA — Je pourrais venir, alors ?

PHILIPPE — Oui..., mais consentez à dîner avec moi...

SYLVIA — *(elle se retient de répondre par un bruit de gorge)* Pourquoi ? *(un temps)* Entendu...

(Silence. Et au milieu de la musique surviennent des voix indistinctes, des paroles mélangées où les voix de Mathias et de son père se croisent. On perçoit vaguement des extraits du Journal, lus au début. Les voix seront une musique sur la Musique...)

(le lendemain soir. On entend le bruit de couverts heurtés, d'assiettes déplacées. Soudain, la sonnette retentit. Des pas et puis une porte tirée.)

PHILIPPE — Je ne m'attendais pas à vous voir si tôt

SYLVIA — J'ai fermé plus tôt que prévu.

PHILIPPE — Entrez.

SYLVIA — Je vais vous aider un peu.

PHILIPPE — Tout est prêt depuis ce matin.

PHILIPPE — Défaites-vous.

SYLVIA — Non, j'ai un peu froid...

PHILIPPE — Je vais augmenter le chauffage, alors...

SYLVIA — Non, laissez, tout à l'heure...

PHILIPPE — Vous avez faim ?

SYLVIA — Il est dix huit heures quarante, c'est ça ?

PHILIPPE — Je ne sais pas ?
(Silence)

SYLVIA — Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

PHILIPPE — *(un peu perdu)* Comment ?

SYLVIA — Vous ne m'entendez pas ?

PHILIPPE — Oui...

SYLVIA — Philippe, que vous arrive-t-il ?
(un temps)

PHILIPPE — *(lentement)* Votre présence ici...

SYLVIA — *(sur le même ton)* Vous la souhaitiez...

PHILIPPE — *(avec effort)* Oui, c'est juste..., mais..., mais quand je vous ai vu entrer calmement, dans votre manteau, avec cet air détaché. Sans crainte... J'ai eu le sentiment que vous veniez me rendre visite sans que je vous attende.*(un temps)* Je ne sais pas ce qui me prend...

SYLVIA — *(délicatement)* Vous voulez que je me retire ?

PHILIPPE — Non, surtout pas...*(un temps)* Vous voyez..., je commence à aller mieux...

SYLVIA — Ce n'est pas évident, vous êtes blême...

PHILIPPE — Je ne vous vois pas...
(un temps)

SYLVIA — Je vais partir, il vaut mieux... Je reviendrai.

(on entend des pas puis d'autres suivre, une chaise est déplacée.)

PHILIPPE — Non, surtout pas..., maintenant que vous êtes là... Je vous en prie, Sylvia.

SYLVIA — Qu'est-ce qui vous prend ?

PHILIPPE — Pardonnez-moi... J'ai attendu toute la journée votre arrivée... J'ai tourné dans la maison, comme

SYLVIA — *(elle l'interrompt)* Philippe.

PHILIPPE — Non. J'ai pensé à vous chaque jour... J'ai même quitté cette ville pour vous oublier, mais je n'y suis pas parvenu...

SYLVIA — J'ai aimé Mathias..., n'attendez rien de moi... Il vaut mieux que...*(bruit de pas à nouveau)*

PHILIPPE — *(il l'interrompt, empressé)* OUI, oui, j'accepte tout ce que vous me dites, mais ne partez pas.
(un temps)

SYLVIA —*(dans une profonde inspiration)* Vous pouvez être effrayant parfois..., changer brusquement de visage... J'avais remarqué cela à Sainte Maxime... Quand nous sommes restés dans le hall de la maison. *(un temps)* Si on pouvait se voir quand le visage tourne... Je dis comme vous... Vous semblez brutalement habité par des pensées inquiétantes et pourtant je ne peux imaginer qu'elles me concernent...

PHILIPPE — *(il soupire longuement avant de pouvoir parler)* Non, elles ne vous concernent pas. Non... Devant vous je me sens comme un enfant, effronté et fragile... Vous ne me connaissez pas.

SYLVIA — Je ne vous demande rien, Philippe...

PHILIPPE — *(en lui-même)* La compagne de Mathias, la compagne de Mathias... Ils nous ont joué un tour étonnant, ils ont réussi à disparaître sans bruit, sans violence... Comme s'ils avaient besoin de ça pour que l'on croient à leur existence. *(un temps)* Mathias m'a volé cette scène.

SYLVIA — Vous ne savez plus ce que vous dites

PHILIPPE — Non, ne croyez pas ça. Ils ont arrangé toute cette histoire, ils ont fomenté une disparition pour que l'on continue à se souvenir..., longtemps après...

SYLVIA — Vous me faites peur !

PHILIPPE — *(montant la voix)* Non ! non ! Ils ont tout prévu, jusqu'à cette scène où nous sommes là en train de parler d'eux, de nous poser encore des questions...

SYLVIA — *(dans un souffle)* Je commençais à en sortir.

PHILIPPE — Nous n'en sortirons jamais.

SYLVIA — Vous avez des paroles définitives, mais elles ne sont rien, elles vous entretiennent, seulement...

(un temps)

PHILIPPE — Je ne m'habitue pas à cette disparition.

SYLVIA — Que puis-je faire ?

PHILIPPE — Rien, surtout pas. N'intervenez pas, laissez les choses continuer, s'enrouler.

SYLVIA — Vous me faites peur, je vous sens capable de tout broyer en vous..., de ne plus rien laisser en place...

PHILIPPE — Le processus de destruction est bien entamé, ils sont parvenus à le déclencher par ce silence extrême.

(silence)

SYLVIA — Quel âge avez-vous, Philippe ?

PHILIPPE — *(dans un bruit de gorge)* Trente sept ans, depuis hier exactement. Je m'étais engagé à attendre le jour de ma trente septième année pour vous revoir. J'ai tenu parole !

SYLVIA — Quelle fragilité...

PHILIPPE — Vous aussi ! Vous avez lu ça dans les cahiers.

SYLVIA — Non, mais il suffit de vous voir un peu...

PHILIPPE — Vous dites ça parce que vous êtes forte.

SYLVIA — Vous ne pouvez pas savoir comme j'ai aimé Mathias.

(La voix de Sylvia s'éloigne et arrive le bruit de vagues sur une plage, le roulis assourdi d'un train, des voix d'enfants, une balle frappée contre un mur. Ces bruits se mêlent, s'échappent, reviennent à nouveau...)

15

(Des mois, des années après, dans l'appartement de Philippe. Sylvia lit.)

De quels sorts joue-t-on ? Où les prendre ? Comment retourner en propositions ces questions ? En affichant une conduite générale, en repassant par de vieilles certitudes pour évaluer le parcours accompli ?

Stupéfiante l'impression de se sentir *littéralement* dévoré par son corps. On ne "machine" pas cette propriété du moi, on lui préfère l'absence ou mieux, le détournement. Oui. Se détourner du supplice en arrangeant le quotidien pour en faire un objet et courir à travers.

Le vent déjoue l'idée de continuité.

L'été ne parvient pas sortir de l'hiver ; je ne parle pas des saisons intermédiaires, elles n'existent plus ou tout au moins , chacune de nos saisons est intermédiaire.
Dehors, le vent est très violent, j'écris au travers du bruit haché qui s'engouffre par la fenêtre grande ouverte.

Je me retiens de parler, je m'avance de moins en moins au devant des discours entendus. Plus que tout, j'aime la figure de l'effacement.

On attende à l'ordre du monde lorsque l'on sait reculer le moment de parler.

(la voix s'éteint.)

16

(Une machine à écrire, des pas d'enfant sur un parquet, des chuchotements lointains, derrière un mur , peut-être. La machine à écrire s'arrête quand Philippe se met à parler. Il faudrait parvenir à modifier l'ambiance sonore présente depuis le début, de façon à signifier le changement de temps.)

PHILIPPE — Il y a du courrier pour toi.

(un temps)

SYLVIA — *(sur le bruit des enveloppes déchirées)* Oui..., si tu veux.... Encore des catalogues..., et une demande de participation pour le Salon annuel du Livre ancien et d'occasion... Voilà près d'un an que je ne tiens plus la librairie et je reçois encore du courrier professionnel.

PHILIPPE — Ton magasin n'a pas disparu...

SYLVIA — Certes, mais il ne se passe plus rien...

PHILIPPE — Il y a toujours cette affiche sur la devanture — "Congé annuel"
Même si cela fait près d'un an, on doit penser que tu es susceptible d'ouvrir à nouveau. Tu en as parlé autour de toi ?

SYLVIA — Non, tu le sais bien..., j'ai fermé la librairie sans avertir quiconque.

PHILIPPE — Pourquoi tenir ce magasin fermé, si tu n'envisages plus de travailler là-bas... ?

SYLVIA — Je ne peux pas me résoudre à vendre ces murs et tous les livres que j'ai accumulés... Il m'arrive quelquefois, l'après-midi, de m'y rendre et de regarder des ouvrages auxquels je pense. Je retrouve rarement ce à quoi je tiens..., les textes sont différents, les couvertures aussi... Je reviens en me faisant une toute autre idée des maquettes, des reliures... Elles semblent avoir changé entre temps. Pourtant...

PHILIPPE —

SYLVIA — Tu rentres à midi ?

PHILIPPE — Je ne sais pas encore. J'ai un cours jusqu'à douze trente et je dois rencontrer un stagiaire pour modifier avec lui le plan de son mémoire.

SYLVIA — Ils ont commencé leur stage ?

PHILIPPE — Oui.

SYLVIA — De toute façon, je ne sors pas. Il n'y a plus rien dans le frigo.

PHILIPPE — On s'arrangera... Veux-tu qu'on aille au restaurant ce soir ?

SYLVIA — Oui..., si tu en as envie. Rapporte tout de même du café, des filtres et quelques fruits...

PHILIPPE — Entendu. *(un temps)* Je me demande comment tu peux rester, des semaines entières dans cet appartement...

SYLVIA — Tu reviens encore là-dessus. Je n'éprouve pas le besoin de sortir, Philippe.

PHILIPPE — Il..., il semblerait que tu attendes quelque chose ?

SYLVIA — Non, je n'attends rien ou plutôt si, j'attends les sorties et les retours de nos voisins, j'épie leurs bruits, même leurs scènes de ménage quand tout éclate sans raison. Je me fais à leur rythme... Les maisons sont des mondes étranges le jour...

PHILIPPE — Tu ne cesses d'écrire, pourtant...

SYLVIA — Et alors ?

PHILIPPE — C'est en noircissant des cahiers entiers que tu entends tout ça ?

SYLVIA — Oui, entre les lignes... Tu ne peux imaginer ce qui passe dans un immeuble tout au long d'une journée. Des bruits se mettent en place, des ambiances s'organisent entre elles... Le silence est un mot du dictionnaire.

(un temps)

PHILIPPE — Sylvia..., je me demande encore ce qui t'a poussé à renoncer à ta librairie..., à t'isoler ici pour écrire toute la journée sur ces cahiers que tu caches jalousement ?

SYLVIA — Tu voudrais savoir ce que j'écris ?

PHILIPPE — Pas un instant ! Ça ne m'intéresse pas, comme ce qu'écrivait mon père...

SYLVIA — Alors laisse moi faire et n'en parlons plus.

(musique)

17

VOIX DE PHILIPPE

Elle est arrivée à son trente huitième cahiers, elle ne cesse d'écrire, de remplir des pages et des pages, toujours de cette écriture fine, à peine lisible. Elle écrit toujours sur des versos... "Je ne veux pas écrire derrière une autre écriture", me dit-elle. *(un temps)* Que fait-elle quand je suis absent, écrit-elle réellement tout le jour..? Je crois qu'elle s'interrompt dès que j'arrive, et me rejoint au salon pour m'empêcher de pénétrer dans sa chambre... La chambre d'écriture...

Voilà quatorze mois que nous partageons ce lieu, elle dans la chambre de père, moi dans celle de Mathias... Nous avons passé un contrat pour ne plus prononcer ces deux noms.

Nous avons décidés de leur mort comme d'autres ont décidé de ne plus se poser de questions sur l'origine du monde.

Ils sont morts...

(un temps)

Je n'ai jamais osé lui demander l'entrée de sa chambre la nuit, elle ne me le permettrait pas. Nous n'avons jamais parlé de ça non plus. Elle a pris cette place là-bas dans la chambre, elle s'est installée dans cette maison sans prévenir, je ne sais même plus comment ça s'est passé. Mais je sais intimement que je ne pourrais plus vivre sans elle.

(un temps)

Elle tient la ligne. Elle marque des temps.
Elle continue à écrire, elle poursuit ce Journal qui est à elle aujourd'hui.

Parfois en l'imaginant en train d'écrire, il m'arrive de penser à ce commentateur qui fonda toute son œuvre sur les écrits d'un philosophe, il en était devenu le spécialiste reconnu, pourtant il eut l'audace de dire un jour que le meilleur que l'on pourrait écrire sur ce philosophe ne viendrait pas forcément d'un spécialiste... Il parlait de lui sans se nommer...

Elle écrit pour moi...

(un temps)

Le salon, est le seul lieu avec les toilettes et la salle de bain que nous partageons dans cette maison. Elle me rejoint et demeure silencieuse de longues minutes. Sait-elle que je l'observe parfois...

Elle écrit, elle écrit sans discontinuer... Que peut-elle raconter dans ces pages alors qu'elle n'a plus aucune vie sociale..., qu'elle s'est installée dans l'immobilité...

Faudra-t-il qu'elle disparaisse pour que je lise ses cahiers.

(la musique avance puis recule. Elle fait place à la voix de Sylvia)

J'ai dans la tête , bien des façons de me comporter ; je sais aussi que je suis capable d'inventer mille petites solutions de remplacement, mais ces projets me lâchent très vite car je me porte loin.

Je m'habitue à peine à des lieux, à des personnes, à des objets que déjà , l'envie d'en rencontrer d'autres me saisit. Pourtant, je sais qu'il est possible de simplifier l'existence jusqu'à la rendre immobile. C'est ce que j'ai réussi...

Loin derrière, comme isolé dans le fond, il se retourne et me défie.

Accueillir de nouvelles sensations, me soumettre à des ordres inédits.

Ici, un faux silence préside et me condamne.

Les mots sortent d'avance et s'attirent l'un l'autre.

Plus je rencontre des mots rares, moins je retiens leur spécificité. Résistance qui me pousse à harceler des forces dernières, à traduire une langue par une autre dans une espèce de décision infantile.

Confusion des sentiments. J'éprouve souvent le désir d'annoncer des partis pris puis de m'en défaire. Mathias ne comprendrait pas.

Il affirme un retard et me prie de ne pas y croire. Je refuse.

Parfois, il me semble que je pourrais de nouveau apparaître, m'agiter, créer, mais aussitôt je verse dans l'indifférence.

(Pourquoi ?) Quand le point d'interrogation est loin de la question proprement dite, j'ai quelque peine à le tracer en bout de phrase. (?)

Oui, Pourquoi ?

(la musique avance et envahit tout l'espace sonore.)

FIN